

Brigitte Hatat

Se faire un corps. Entre ardeur et vacuité *

Avoir un corps

« D’abord fut le corps. Ensuite, les mots vinrent relever à un autre niveau, comme par écho, cette vie et ce défi. D’abord fut l’entraînement sportif. Puis les mots doublèrent le corps d’un recul, d’une distance, et travaillèrent à sa pensée. Le relief naquit ¹. »

L’œuvre de Nathalie Gassel, dont je viens de citer un extrait – œuvre peu connue en France –, ne cesse de mettre le corps au travail, travail au sens étymologique du terme, à savoir *tripalium*, torture. Aucune complaisance pour autant, plutôt une nécessité, qu’elle qualifie elle-même d’impérative, d’existentielle ². Car, dit-elle, « ce qui existe a besoin de témoigner ou que l’on témoigne de son existence. Ce qui est requiert de recevoir une attention vers son être ³. »

En 1975, dans sa conférence à Genève sur le symptôme, Lacan pose la question : « Comment un corps survit ? », et il répond : « C’est par la voie du regard [...] que ce corps prend son poids ⁴. » C’est d’ailleurs ce qu’il formalisera d’abord, mais de façon incomplète, avec le stade du miroir, où l’identification à l’image du corps en passe par la médiation de l’Autre, celui de la parole et du langage. Un Autre qui regarde, qui parle, et entérine l’image.

Mais qu’est-ce qu’un corps ? Comment un corps peut-il advenir au petit d’homme ? Certes, il y a une donnée de départ, qui est l’organisme vivant, une donnée du réel donc, mais il faut plus qu’un organisme pour faire un corps, comme en témoigne la clinique de ces sujets dont on peut dire qu’ils n’ont pas de corps.

« J’aimerais vivre suspendue [...], une robe suspendue... j’aimerais vivre comme un habit », dit une patiente, lors d’une présentation clinique à Sainte-Anne, en 1976 ⁵. Ce que Lacan commente en disant que cette personne « n’a pas la moindre idée du corps qu’elle a à mettre dans cette robe, il n’y a personne pour habiter le vêtement. [...] Elle n’a de rapports

existants qu'avec des vêtements. » Et il suffit, par exemple, qu'elle voie – ou croie voir – un de ses vêtements porté par une autre, pour dire que cette autre lui prend son identité. Rosine Lefort, avec le cas du jeune Robert ⁶, témoigne de l'angoisse panique de cet enfant quand on lui enlève son tablier ou ses couches. Faute d'un corps à mettre sous l'habit, c'est son être qui fout le camp avec l'habit.

Pour avoir un corps, un corps suffisamment unifié et consistant, un corps dont on peut faire usage, il faut plus qu'un organisme et plus qu'une image ; il faut – et c'est ce qu'apportera le dernier enseignement de Lacan – que se nouent les trois dimensions constitutives de l'être parlant, à savoir le réel de la jouissance, l'imaginaire de la forme et le symbolique du langage et de la parole. Les diverses modalités de ce nouage, ses ratages, ses dénouages, raboutages ou tiraillements, ne seront pas sans incidences sur le corps, ses fonctions et son usage. Il peut y avoir des nouages plus solides que d'autres, mais qui, même solides, peuvent lâcher selon les épreuves, structurelles ou contingentes, selon les contraintes ou les tiraillements qu'ils subissent. À trop tirer sur la corde, elle peut se rompre, ou bien nous étrangler. Ce sont ces conjonctures de stabilisation et de déstabilisation du nouage que nous tentons de lire dans la clinique.

Pensons à la phase pubertaire et les remaniements profonds qu'elle impose à ce qui jusque-là tenait un tant soit peu ensemble, assurant au sujet son assise identitaire. Qu'ils affectent l'une ou l'autre dimension, R, S ou I, voire plusieurs, cela se traduira par toute sorte de phénomènes de corps, de jouissance et de langage, contraignant le sujet à compenser, corriger, suppléer ce qui ne tient plus ensemble et le confronte, *via* les embrouilles du nœud, à l'indistinction, l'indétermination, la confusion. Ainsi, on pourrait définir l'adolescence comme ce travail que le sujet doit faire pour refaire le nœud, disons plutôt le refaire autrement, en tenant compte des remaniements affectant les trois registres. Si les adolescents sont souvent fatigués, s'ils répugnent à bouger, à bouger leur corps, voire à en faire un certain usage, c'est peut-être en raison de ce travail psychique, coûteux en énergie, et plus ou moins long et laborieux selon les cas.

Refaire le nœud

« S'opposer à ce que fut l'insignifiance de mon enfance : lorsque ma parole n'accédait pas. Le sentiment d'impuissance face à la complexité du verbe, pas d'élocution, la confusion traumatique de l'absence de maîtrise – avoir été négligée par le père – et n'être plus qu'un corps révolté. Mon existence demeura longtemps en prise unique avec ce corps. Les mots

semaient en moi le trouble du non-être ; ils me semblaient impossibles. Dyslexique, je perdais pied. [...] Je ne ressentais bientôt qu'impuissance et colère. La faiblesse de mes mots créait, en contrepartie, la force corrosive de l'orage dans ma chair ⁷. »

Ainsi, ce qui s'avère défaillant, dans l'imaginaire et le symbolique, et insuffisant à réguler la jouissance, laisse l'enfant sans recours, sans représentation, face à cette force corrosive qui violente sa chair : « Sans le verbe », dit-elle, « des sensations sans objet déjoué demeurent en moi, tyranniques ⁸. » Cette jouissance informe, anormale, cette rage viscérale qui ravage le corps, Nathalie Gassel s'emploiera d'abord à la contenir, à se faire corps, *perinde ac cadaver*, corps qui obéit aux diktats de l'Autre, un Autre qui la voue à l'insignifiance, et auquel elle se voue.

La racine, c'est l'enfance, dit-elle, cette enfance qu'elle s'emploie à parcourir en 2006, dans son livre *Des années d'insignifiance*. Pour Nathalie Gassel, l'enfance est synonyme d'enfer, d'enfermement : l'enfance, ce sont ces années d'insignifiance, où l'on est torturé par le manque d'attention des autres, la sensation de n'importer pas, d'être sans valeur, « invisible, minuscule. L'enfant, dont les mots et le langage ne s'écoutent pas ⁹. »

Un être indistinct, donc, non identifié, informulé, étranger à lui-même et au monde, mais focalisé sur ce qui lui reste de vie, une vie en révolte contre son agonie. Elle dit : « La férocité restait contenue en moi et se focalisait : mon sang devenait glaive, il me suffirait de mettre la main à ma poitrine pour le saisir. Les forces belliqueuses étaient là, j'attendais l'âge adulte pour agir ¹⁰. »

Ainsi, quelque chose a échappé à la prise mortifère de l'Autre, à sa régence. La rage, d'être non exprimée, contenue, la figeait dans l'inertie, l'insignifiance, mais elle la détournait du non-être ¹¹ ; dérobée à la loi de l'Autre, elle était hors la loi, mais elle devenait le ferment d'un furieux besoin d'exister. « Il me suffisait », dit-elle, « de songer que j'imposerais mon existence pour, d'une seule traite, me pousser vers n'importe quel en-avant. Peut-être n'aurais-je rien réalisé sans ce besoin à combler ? Plus tard, dévoiler ma vie intime sera une façon de transparaître par opposition aux années d'inauthenticité. Poussé par notre histoire et nos nécessités, nous leur devons ce qui est exceptionnel, notre marge de manœuvre est négligeable. Nous réagissons, singulièrement, aux premières années révolues de notre vie : je puisais mes dynamismes dans mes impotences. Mes lacunes les plus criantes et mes pathologies servaient merveilleusement mon dessein ; sortir du commun, vouloir considérablement exister. Les années d'insignifiance auront été la clé d'exploits ¹² [...]. »

Faute de mots, reste le corps comme seule issue. Se faire un corps pour survivre, susciter le regard qui a manqué, et échapper à l'insignifiance ; donner forme à la matière, au corps et à l'œuvre. Si ce corps fut d'abord, selon ses termes, caractériel, nerveux, habité par la violence et la puissance du muscle, pris dans une thématique de combat et d'agression, elle cherchera ensuite à lui donner une représentation sociale prestigieuse, une apparence, une visibilité.

Championne de boxe thaïlandaise à 18 ans, puis adepte du bodybuilding, Nathalie Gassel pousse l'exercice physique à l'extrême pour se faire un corps, le tailler à la mesure de son être, scrutant dans le miroir ce bien le plus précieux qu'est pour elle cette musculature en marche. Elle dit : « [...] je travaillais ma chair avec des poids pour lui procurer plus de consistance en un endroit et moins de matières indistinctes, courbes, sinueuses, en un autre. Une fois l'épaisseur acquise, tracer des angles secs, précis, acérés, où jaillit le muscle dans sa rigueur ¹³. » Le même travail, nous le verrons, sera appliqué à l'écriture, à la matière brute de la langue.

L'idée de soi comme corps

« L'idée de soi comme corps » – dit Lacan – « a un poids. C'est précisément ce qu'on appelle l'ego. Si l'ego est dit narcissique, c'est bien parce que, à un certain niveau, il y a quelque chose qui supporte le corps comme image ¹⁴. »

Cet ego, dont toute manifestation était proscrite dans son enfance, Nathalie Gassel va s'employer à le faire aboutir, à lui donner du poids. Non sans culpabilité, certes, mais il y va de sa survie, et « survivre », comme elle le dit, « ce n'est pas seulement face à la mort ou la maladie, c'est aussi une place ¹⁵ ». Et cette place, bien qu'il lui ait été enjoint d'en prendre le moins possible durant son enfance, Nathalie Gassel la veut grande, très grande.

« J'aimerais trouver une place dans la société, dans la vie. Je ne la trouve pas. [...] La mienne ne me plaît pas. C'est une petite place. J'en veux une grande, une très grande », dit la patiente de la présentation clinique évoquée plus haut. S'adressant à Lacan, elle dit : « Vous avez une position de supériorité par rapport à moi. Vous représentez la science, de grandes choses. Moi, je représente la vie de tous les jours, le petit corsage qu'on repasse. » Ainsi, pour cette patiente, rien n'a de poids, tout est suspendu, sans consistance. L'imaginaire est flottant, un imaginaire à côté, faute de pouvoir se nouer au symbolique et au réel par un ego de suppléance. Elle est ce petit corsage que l'on repasse, sans épaisseur, car manque la troisième dimension pour lui donner son ampleur.

Il en va tout autrement de Nathalie Gassel. Par ce qu'elle nomme, dans *Musculatures*, « la greffe du muscle ¹⁶ », elle se fait un ego. Le corps, d'abord incertain, inconsistant, se fait corps puissant, glorieux, emblématique, une chair devenue à ses yeux « monstrueusement aimable » et support d'une affirmation de soi. « Avant cette pratique du body-building », dit-elle, « mon corps n'existait pas, sinon comme entrave et conscience déçue de soi ¹⁷. » Cette extériorité, construite de toutes pièces, donne à l'image du corps son poids et lui confère sa valeur libidinale, narcissique ; elle érige l'image du corps en signifiant du sexe. « Nouvelle apparence, hypersexuée », dit-elle, « où le sexe prend la place entière du corps dans une présence continue ¹⁸. » Nouvelle apparence, mais aussi nouvelle posture dans sa relation au monde et aux autres, ancrée dans une volonté de puissance et de domination.

Le narcissisme, si souvent décrié, n'est pas cette fonction négative que l'on croit. Amour de soi, amour de l'image, certes, mais aussi affirmation de soi, ce que Lacan nommera en 1975, dans sa conférence sur Joyce le Symptôme, l'« escabeau ¹⁹ ». Se faire un corps sportif, un corps d'athlète, un corps androgyne et pornographique, un corps spectacle et un corps poétique, c'est, pour Nathalie Gassel, s'extraire de l'engluement de la conscience dans la chair, s'extraire de la seule contemplation du miroir, et déplacer la jouissance asociale de ce qu'elle nomme le corps premier, le corps immédiat, vers la performance, la compétition et la réussite. Ainsi, comme le dit Colette Soler, « le narcissisme de l'escabeau est un recours, comme un sursaut salvateur qui raccroche la vie au champ social ²⁰. »

L'écriture, pour Nathalie Gassel – et un peu plus tard la photographie –, aura cette même fonction, essentielle à son ego. L'écriture comme une *ortho-graphie* du corps, comme une doublure du corps, comme une relève, quand celui-ci faillira à incarner la puissance. Car, dit-elle, « comment accepter un symbole défectueux, mauvais, trompeur ? Alors, lorsque le corps ne va plus incarner un pouvoir, le costume va-t-il le faire, puis les mots, le statut social ou que sais-je, l'argent, la voix, la culture ²¹ ? »

Il y a, chez Nathalie Gassel, une exigence de bien dire, qui contraste avec ce dont elle témoigne de cette impuissance, cette impotence du verbe parlé. Car dire n'est pas parler, dire ne se soutient pas du jouir de la parole – « ce petit bruit des semblants et des attitudes ²² », comme elle la définit –, dire a une fonction existentielle.

Elle dit : « L'écriture a été pour moi, une façon de vouloir cerner le Je et d'occuper sa bizarrerie, en osant se différencier des figures admises et préfigurées par un diktat de la norme qui se préserve de postures plus

risquées ²³. » Écrire, donc. Écrire sur le corps, et avec le corps, là où la parole s'avère malaisée, mal assurée, bancal. S'imprégner des mouvements de son anatomie pour travailler la matière brute de la langue, lui donner puissance et expressivité, transmettre au texte la corpulence de fibres musculaires. Que le livre devienne un corps extérieur qui accroît l'existence. Mais, dit-elle, « exister, c'est être face à l'autre, aux autres. Et s'il n'y a rien ²⁴ ? » Il lui faut alors parvenir à faire entrer ses écrits dans le monde des autres, traverser ses singularités au risque de se trahir, pour rejoindre des lecteurs. Assumer sa singularité et la nouer dans un lien social, aussi précaire soit-il, pour échapper à l'insignifiance et à la dérélition d'une solitude sans recours.

Les corps prolétaires

Dans une conférence en 1975, Lacan dit : « Il n'y a qu'un seul symptôme social : chaque individu est réellement un prolétaire ²⁵. » Prolétaire, au sens de l'individu corporel qui n'a rien pour faire lien social, qui n'a que son corps comme support de son ineffable existence. Anonymat générique, solitude structurelle du parlêtre, certes, mais que le discours capitaliste redouble, en défaisant les places et en délitant les liens sociaux.

C'est de ce corps prolétaire, désarrimé de tout lien social, « cette vie hypothétique, sans recours, sans appuis ²⁶ », qu'il sera question en 2009 dans *Abattement*. Corps prison, sans usage, sinon celui de contenir ce qu'il reste de vie quand le désir ne l'insémine plus, quand la libido s'est retirée du monde, et que tout se resserre autour de l'individu réduit à son corps. « [...] n'être plus qu'un corps », dit-elle, « cela fait aussi penser aux fosses communes : réduit à la matérialité anonyme et interchangeable d'une chair sans verbe et sans prédilection, où les sensations ne se lient pas à des noms propres ²⁷. »

Que ce soit celui de sa mère, qui se meurt dans un lieu fait pour ça, prisonnière d'un corps devenu figé et mutique, que ce soit le sien qui, comme en miroir, s'est immobilisé, qui ne tient plus debout, somatisant des épuisements. Elle dit : « Pas de chair depuis dix ans. Une vie monastique ? Non, une vie psychiatrique à domicile, les médicaments pour radier, rayer, supporter la douleur devenue syndrome corporel. Tenir. Je perds ma libido, de fait, celle-ci n'avait pas d'issue dans ce monde ²⁸. »

Il y a le corps, nous l'aimons jeune et vigoureux, fuyant cet autre corps qui n'en est pas moins corps, et corps parlant. Le culte du corps, du corps glorieux, n'est-ce pas, comme le suggère Nathalie Gassel, la conscience de sa vulnérabilité, de sa précarité ?

Nul rejet de ce corps-là, chez Nathalie Gassel, car, dit-elle, « on ne jette pas la vie sous prétexte de sa souffrance. C'est une matière. [...] le sacre de la gloire est de continuer dans l'abattement de la chair quelques échauffourées d'allants. [...] Je possède encore une ambition tenace pour redresser. [...] Je n'ai pas perdu la nécessité de vivre ²⁹. »

* ↑ Intervention à la journée « Comment parler du corps ? », organisée par le pôle Bourgogne Franche-Comté, le 30 septembre 2023 à l'Aquarium de Nancy.

1. ↑ N. Gassel, *Construction d'un corps pornographique*, Paris, Éditions Le Cercle, 2005, p. 13.
2. ↑ N. Gassel, *Musculatures*, Paris, Éditions Le Cercle, 2001, p. 45.
3. ↑ N. Gassel, *Récit plastique*, Liège, Bruxelles, Le Somnambule équivoque, 2008, p. 95.
4. ↑ J. Lacan, « Conférence à Genève sur le symptôme », 1975, *Bloc-notes de la psychanalyse*, n° 5, 1985, p. 7.
5. ↑ J. Lacan, Présentation clinique à Sainte-Anne, le 16 avril 1976. Consultable sur le site de Patrick Valas : https://www.valas.fr/IMG/pdf/9_j_l_acan_presentation_clinique_ix.pdf
6. ↑ R. et R. Lefort, *Les Structures de la psychose, L'Enfant au loup et le Président*, Paris, Le Seuil, 1988.
7. ↑ N. Gassel, *Des années d'insignifiance*, Avin-sur-Hannut (Belgique), Éditions Luce Wilquin, 2006, p. 18.
8. ↑ *Ibid.*, p. 15.
9. ↑ *Ibid.*, p. 62.
10. ↑ *Ibid.*, p. 75.
11. ↑ N. Gassel, *Construction d'un corps pornographique*, *op. cit.*, p. 14.
12. ↑ N. Gassel, *Des années d'insignifiance*, *op. cit.*, p. 27.
13. ↑ N. Gassel, *Construction d'un corps pornographique*, *op. cit.*, p. 19.
14. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, 1975-1976, Paris, Le Seuil, 2005, p. 150.
15. ↑ N. Gassel, *Récit plastique*, *op. cit.*, p. 51.
16. ↑ N. Gassel, *Musculatures*, *op. cit.*, p. 38.
17. ↑ N. Gassel, *Construction d'un corps pornographique*, *op. cit.*, p. 75.
18. ↑ *Ibid.*
19. ↑ J. Lacan, « Joyce le Symptôme », 1975, dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 565.
20. ↑ C. Soler, *Un autre narcissisme*, cours 2016-2017, Paris, Éditions du Champ lacanien, 2017, p. 182.
21. ↑ N. Gassel, *Construction d'un corps pornographique*, *op. cit.*, p. 76.
22. ↑ N. Gassel, *Abattement, morphologie d'artiste*, Etterbeek, Maelströms, coll. « CompAct », 2009, p. 86.

23. [↑](#) N. Gassel, *Récit plastique, op. cit.*, p. 90.
24. [↑](#) N. Gassel, *Abattement, morphologie d'artiste, op. cit.*, p. 36.
25. [↑](#) J. Lacan, « La troisième », *Lettres de l'École freudienne*, n° 16, 1975, p. 187.
26. [↑](#) N. Gassel, *Abattement, morphologie d'artiste, op. cit.*, p. 37.
27. [↑](#) N. Gassel, *Récit plastique, op. cit.*, p. 79.
28. [↑](#) N. Gassel, *Abattement, morphologie d'artiste, op. cit.*, p. 44.
29. [↑](#) *Ibid.*, p. 16, 85, 93.